

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

Chapitre I

En septembre 1939, lorsqu'éclata la guerre, j'avais à peine 14 ans. En autant que je me souviens, cet événement ne bouleversa pas la vie de notre famille. Nous habitions une petite ville de l'est de la France. Je suis l'aîné des six enfants de la famille et le dernier a tout juste sept mois. Notre nombreuse famille évite à mon père la mobilisation ce qui lui permet de continuer son travail normalment.



Roland Binckly

En fait, le seul changement notable aura été le départ du régiment de tirailleurs marocains qui tenait garnison dans notre ville. Ce régiment quitta sa caserne pour la frontière franco-allemande dans le secteur de la Sarre.

On nous distribue des masques à gaz, on marque à la peinture les maisons dont les caves sont susceptibles de servir d'abris en cas de bombardement et on institue le «black-out.» Certains commerçants et particuliers prévoyants collent des rubans de papier au travers de leurs vitrines et de leurs fenêtres pour éviter les éclats de verre en cas de bombardement. Par ailleurs, tous les gens sont confiants que dans quelques semaines, quelques mois tout au plus, tout sera revenu dans l'ordre. La guerre sera terminée et l'Allemagne sera vaincue.



Entrée principale su camp de Buchenwald en Allemagne

Tout change, en fait, huit mois plus tard lorsqu'en quelques jours, les Allemands envahissent la Hollande, la Belgique et le nord de la France. La panique s'empare de tous. Les usines ferment leurs portes et, par la suite, les commerces, bureaux et écoles.

Tous ceux qui sont en âge de devenir militaire et qui en ont les moyens commencent à envahir les routes et à déferler vers le sud. La plupart, persuadés que les Allemands vont tout piller et détruire sur leur passage, amènent femme, enfants ainsi que leurs biens les plus précieux. En quelques jours, c'est un véritable exode.

Chacun partant selon ses moyens, en auto, à bicyclette et même à pied. Il faut mentionner que notre région avait été sur la ligne de front durant la dernière guerre qui s'est terminée 21 ans plus tôt. Pour la grande majorité des adultes, les traces en sont encore visibles et les souvenirs vivaces. Mes parents avaient vécu, à mon âge, ce que nous allions vivre et ils s'en souvenaient.

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

Mon père part, lui aussi, nous laissant avec ma mère. Pour nous évidemment, plus d'école, plus de collège. C'est la course au ravitaillement et celui-ci se fait rare. Nous devons apprendre une autre guerre, celle de la survie.

Bientôt, nous allions apprendre l'occupation de Paris, de Tours, d'Angers et de Nantes. L'armée allemande déferle littéralement sur la France et l'armée française est en déroute. Dans notre région, protégée à l'est par la fameuse ligne Maginot que les Allemands ont contournée par l'ouest, l'arrivée de la « Wehrmacht » est retardée. Mais, finalement, ils arrivent. En ordre parfait, ils défilent dans les rues en chantant fort. Ils semblaient bien nourris, bien qu'on nous ait assurés du contraire. Ils étaient aussi courtois et polis. Pour moi, gosse de 14 ans, ils étaient des hommes comme ceux que je connaissais, à la différence qu'ils ne parlaient pas notre langue. Nous arrivions, malgré tout à nous comprendre, pour l'essentiel, dans un charabia mi-français, mi-allemand. J'étais fier de faire état de mes quelques connaissances, bien relatives, de l'allemand, apprises au collège au cours de deux dernières années.

Puis vient l'armistice. Petit à petit, l'ordre allemand s'instaure. Les premières manifestations de cet ordre sont le couvre-feu de 22 heures et l'installation d'une « kommandantur », sorte de mairie militaire qui, seule, délivre les autorisations de toutes sortes. Tout ou presque étant « verbote » (interdit). Parmi les interdictions : les rassemblements de plus de trois personnes, les voyages de plus de 50 km, la pêche, la chasse, etc.



Des militaires allemands sont logés chez l'habitant. Ils réquisitionnent les hôtels, une salle de cinéma qui devient un « soldatenheim », (foyer du soldat), les demeures les plus luxueuses, laissées vides par leurs propriétaires, partis dans le sud. Puis vient le tour des usines et de leurs employés. Petit à petit, une main de fer s'abat sur le pays et commence à l'étrangler au seul profit du vainqueur.

Dès lors commence à s'instituer une lutte sourde contre l'occupant et la radio de Londres donne des raisons d'espérer une libération et le retournement de la situation. Deux groupes de Français se forment : les collaborateurs, qui aident les Allemands et essaient de tirer profit de la situation et l'autre, les résistants, qui, au contraire, essaient d'entraver leur action et de les combattre avec les moyens du bord et parfois avec succès. En fait, il y a un troisième groupe, celui des soumis, des indifférents et des attentistes.

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

Pour moi, l'âge aidant, le caractère aussi, je suppose, l'esprit d'aventure et l'attrait du danger, j'opte dès le début et inconsciemment d'ailleurs, pour la résistance avec toute la fougue, l'inexpérience et, il faut le dire aussi, l'inconscience de la jeunesse.

En fait, après de nombreuses aventures et mésaventures, je me retrouve, en 1942, fiché sur toutes les listes noires de la « Gestapo » et recherché à travers tout le territoire.

Ayant acquis, par la force des choses, une certaine maturité d'esprit et une sorte de sixième sens du danger, je suis devenu expert dans l'art de falsifier des documents, de survivre avec rien ou presque et de déjouer les ruses de l'adversaire et, bien entendu, les recherches de la Gestapo.

Mais tout a une fin. Si je suis devenu renard, je ne suis encore qu'un jeune renard et, le 1^{er} novembre 1943, je tombe bêtement dans les filets de la Gestapo au cours d'un contrôle de routine dans un train. Je me fais arrêter par des policiers allemands. Il faut dire aussi que ce train se dirigeait vers la frontière espagnole qui était, à l'époque, le seul moyen de rejoindre les forces alliées, ce que j'avais décidé de faire dès mes dix-huit ans en septembre.



J'étais, bien entendu, muni de faux papiers qui ne résistèrent pas longtemps aux investigations de la Gestapo et qui me valurent une série d'interrogatoires musclés d'où je sortis à moitié mort, couvert de sang et de coups. Jeté en prison, les choses sérieuses ne faisaient que commencer.

J'avais acquis, à l'époque, une bonne connaissance de la langue allemande et je pense que c'est ce qui va me sauver du peloton d'exécution. Lorsqu'au fil des interrogatoires j'ai compris qu'il me suffisait de les convaincre et d'avouer un seul chef d'accusation pour que la Gestapo me laisse en paix, j'ai choisis le moindre : intention de passer en Espagne pour rejoindre les forces alliées, et je m'y tiens, niant les autres. Mes aveux étant consignés et signés, mon destin est scellé : déportation. Ce que d'ailleurs, je n'apprendrai que plus tard.

J'avais été arrêté à proximité de Foix, petite ville du sud de la France. J'y passai environ une semaine, en prison, puis transféré à Toulouse et interné à la prison de cette ville baptisée prison Saint-Michel. Nous étions six dans une cellule. La prison était gérée par des fonctionnaires français encadrés de policiers allemands. Le régime n'y est pas très dur, mais la nourriture insuffisante. Ce n'est, hélas, qu'un début.

Nous étions environ une centaine de prisonniers dits « politiques » et, vers la mi-novembre, on nous embarqua dans un train qui nous fit traverser la France du sud au nord et nous amena à Compiègne où un camp militaire français appelé Royalieu avait été aménagé par les Allemands en lieu de

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

regroupement pour tous les prisonniers civils français. Ce camp servait aussi de base de départ pour le Grand Reich. Ironiquement, c'est à Compiègne qu'avait été signé, en 1918, l'armistice mettant fin à la première grande guerre.

À Compiègne, nous sommes environ 1500 à 2000 prisonniers. Nos principaux soucis sont la nourriture, les nouvelles et le tabac. J'avais pu, pendant mon transfert de Toulouse à Compiègne, écrire une courte lettre que j'avais lancée par la fenêtre du wagon en passant dans une gare pour avertir ma famille.

À Royalieu, nous ne travaillons pas mais la journée est coupée par deux interminables rassemblements qui permettent aux Allemands de nous dénombrer. L'évasion, notre seul souci, est d'ailleurs difficile. Le camp est entouré d'une double clôture de barbelés entre lesquelles des soldats allemands, aidés de chiens bergers, patrouillent en permanence. En plus, la clôture intérieure est électrifiée. Les seules tentatives valables auraient été d'essayer de construire un tunnel. Comme personne ne restait très longtemps dans ce camp, c'était impensable et irréalisable. De plus, les Allemands nous avaient informés que nous serions transférés en Allemagne où nous serions employés dans des usines ou sur des chantiers et traités correctement.



Le 17 décembre 1943, Les Allemands procèdent à un rassemblement et à un tri auxquels nous ne comprenons rien au début. Mais bientôt nous savons. Ils cherchent si quelques Juifs n'auraient pas échappé aux investigations de la Gestapo. Pour ce faire, ils nous font défiler un par un, le pénis à la main, devant un supposé médecin qui vérifie si nous ne sommes pas circoncis. C'est ainsi qu'un prêtre catholique est mis de côté et qu'il fut vraisemblablement expédié sur un prochain convoi vers un camp d'extermination. À la suite de cette « inspection », nous sommes dirigés vers un ensemble de bâtiments, clôturés de barbelés, à l'intérieur même du camp. Fouillés complètement et méticuleusement, on distribue à chacun une boule de pain noir d'environ un kilo et un saucisson sec en nous prévenant que nous allons être dirigés vers un camp de travail en Allemagne et que ces provisions représentent trois jours de vivres. Pour la majorité d'entre nous, c'était plus de nourriture que nous n'ayons jamais eu depuis notre arrestation. Pour ma part, et je ne fus pas le seul, deux heures plus tard, ce n'était plus qu'un souvenir. Nos trois jours de vivres étaient engloutis.

Le lendemain matin, après une nuit passée à même le sol en béton, nous sommes rassemblés à nouveau, comptés et recomptés. Après avoir reçu chacun une couverture pour tout bagage, on nous passe les menottes deux par deux et nous sommes conduits, à pied, sous bonne escorte, par les rues de Compiègne. À la gare, sur une voie de garage, un train de wagons de marchandises nous attend.

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

Nous sommes environ 1200 hommes. Les Allemands nous séparent par groupes de 60 et font monter chaque groupe dans un wagon après un ultime décompte. Une fois les 60 hommes entrés dans le wagon, la porte est tirée, verrouillée et plombée.

Jusqu'à ce moment, nous avons été aux mains de militaires de la « Wehrmacht » ou armée régulière. Sur le quai de la gare, les S.S. (Schutz-Staffel) ont fait leur apparition, accompagnés de miliciens français. Ce sont eux qui vont escorter le convoi.

Pour ma part, et pour la plupart d'entre nous, nous ne connaissions pas les camps de concentration. Les Allemands nous avaient dit que nous étions dirigés vers des camps de travail et de là, suivant notre spécialité ou notre compétence, nous devions être employés dans l'industrie allemande. Nous serions nourris, logés et peut-être payés. Beaucoup d'entre nous le croyait. Dans leur for intérieur, ils espéraient arriver au plus vite, se faisant une raison de leur état et espérant pouvoir donner bientôt de leurs nouvelles à leurs familles, recevoir quelques colis et attendre patiemment la fin de la guerre.

Cependant, de la façon dont nous étions traités, et la venue des S.S. et des miliciens ne nous laissaient guère espérer d'aussi riantes perspectives. J'avais compris, depuis trois ans, l'implacabilité du système nazi. Avec quelques compagnons, bien que ne nous doutant pas de ce qui nous attendait, nous pensions bien que les jours à venir ne seraient pas roses.

Chapitre II



À Royalieu, des groupes se sont formés, soit par âge, soit par affinités ou par milieu ou région d'origine. Je me lie vite d'amitié avec Pablo, un Lyonnais, Fredo de Saint-Etienne, Pierre de Toulouse et un Roumain, arrivé là on ne sait pas trop comment. Dans ce petit groupe, à l'exception de Pierre, nous avons tous moins de 19 ans. Pierre, lui, est dans la jeune trentaine et, ma foi, se révèle être l'élément positif du groupe. Il réfrène nos ardeurs parfois belliqueuses et nous encourage lorsque le moral est au plus bas. Bref, Il est notre mentor.

Après de sérieuses et longues discussions, nous décidons de tout tenter pour ne pas arriver en Allemagne.

L'évasion nous paraissant trop risquée à Royalieu, nous pensons que lors de notre transport, l'occasion se présentera. Nous ignorions les conditions de ce transport mais nous espérons bien profiter des 300 km qui nous séparaient de la frontière pour en profiter.

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

Les Allemands n'ont jamais compris et ne comprendront jamais ce que l'on appelle en France « le système D », qui est l'aptitude qu'ont les Français, en général, de se débrouiller et de faire tout ou presque avec rien. Enfermez un Français, nu, dans une chambre vide, il en sortira tout habillé. Par quel miracle expliquer qu'après avoir subi une fouille en règle, certains se retrouvaient dans nos wagons plombés avec couteaux, scies, fils de fer, ficelles, et même une lampe de poche ?

Embarqués dans les wagons au petit matin, ce n'est que dans l'après-midi que le train démarre. Avec 60 hommes dans le wagon, l'air se fait rare. Il n'y a évidemment rien à boire et un vulgaire seau de fer blanc sert de latrines. Il est bien inutile puisque seuls y ont accès ceux qui sont à proximité. Nous devons rester debout et nous sommes tellement serrés que nous ne pouvons nous déplacer. L'aération est assurée par deux petites lucarnes d'environ 30 par 60 cm munies de barreaux et de barbelés. Malgré la température extérieure en dessous de zéro degré, la chaleur dans ce wagon est étouffante et le peu de vêtements que nous portons devient insupportable.

Lorsque le train commence à rouler, un peu d'air frais entre par les lucarnes et nous rafraîchit, mais insuffisamment. La faim commence à nous tenailler, mais encore plus la soif.



Une fois la nuit tombée, un groupe de gars entreprennent une tentative d'évasion. Avec un poinçon puis une scie, il s'agit de découper la paroi de la porte du wagon tout autour du loquet de fermeture, afin de pouvoir ouvrir la porte et se retrouver à l'air libre.

Dans d'autres wagons, d'autres s'attaqueront au plancher et se laisseront glisser sur la voie. Dès que le train s'arrête, les S.S. et les miliciens descendent et patrouillent le long des wagons, et le travail doit s'arrêter. En fait, ça prend quatre ou cinq heures avant que la porte puisse s'ouvrir. Depuis les lucarnes, nous pouvons repérer les noms des gares où nous passons et pouvons établir l'itinéraire probable. En tenant compte de cet itinéraire, nous devons passer par les Ardennes, région montagneuse où il y a de nombreuses montées et descentes. Il faut profiter d'une montée, alors que le train ralentit pour nous permettre de sauter.

Le moment arrive. Le loquet saute. La porte du wagon glisse et s'ouvre. Un premier homme saute, puis un second et un troisième. Le quatrième est accueilli par une rafale de mitrailleuse alors que le train ralentit. Le cinquième subit le même sort. Le sixième ne saute pas. L'expérience est terminée. Dès que le train est arrêté, les S.S. et les miliciens accourent. On entend les chiens aboyer. Puis, soudainement, un hurlement : Maman! Puis encore Maman! C'est le silence. Les chiens n'aboient plus mais grognent. Un dernier Ma...man à demi étouffé, quelques coups de feu, puis plus rien. Dans le même temps, les S.S. arrivent à la porte du wagon, frappent à coup de crosse de fusil sur les gars pour les faire reculer, puis, ayant dégagé un ou deux mètres carrés, ils tirent la porte à demi et l'un d'eux s'installe. D'autres reviennent avec les cadavres des trois échappés qu'ils jettent sur le plancher du wagon et disparaissent. Le train se remet en marche.

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

Il y aura trois ou quatre tentatives d'évasion qui se solderont chacune par trois ou quatre morts. Les deux ou trois gars qui réussiront seront repris quelques heures plus tard et fusillés sur le champ.

Cette tentative nous valut, jusqu'à la frontière, d'avoir un wagon avec la porte ouverte où l'air frais entraît à profusion et nous commençâmes à grelotter. Près de la sentinelle placée à la porte, l'un des gars atteint d'un coup de crosse, râle doucement, déjà dans le coma.

Le lendemain matin, vers sept heures, nous arrivons à la frontière. Le train s'arrête et de nouveaux S.S. nous prennent en charge. Ils nous font descendre sur le quai, enlever nos chaussures et chaussettes et placer en rang par cinq. Nous sommes donc pieds nus et à moitié nus dans la neige. Ensuite, ils nous comptent une fois de plus et nous font réintégrer les wagons qui n'ont pas été endommagés et ce, après les avoir inspectés. Nous nous retrouvons maintenant de 80 à 90 par wagon. Ils sont à nouveau fermés et plombés et le train repart. Il y a maintenant vingt quatre heures que nous n'avons ni mangé ni bu (sauf un peu de neige sur le quai de la gare frontière) et nous n'en sommes qu'au quart de notre voyage.

Alors que notre convoi s'enfonce à l'intérieur des terres allemandes, les espoirs que certains avaient nourris, quand à un traitement humanitaire, s'estompent. Il est devenu évident, à la manière dont nous sommes transportés, traités et accompagnés, que notre avenir s'annonce des plus sombres.

En fait, notre avenir, c'est l'instant que nous vivons. Serrés et entassés dans notre wagon, chacun de nous redevient l'être vivant qui lutte pour sa vie et pour qui chaque autre personne est l'ennemi. Adieu aux beaux élans de fraternité et d'amitié. Le voisin qui te serre contre la paroi du wagon ou qui est placé près de l'unique arrivée d'air frais prend ta place, ton air, et devient l'ennemi immédiat. Celui qui t'empêche de respirer est un ennemi bien plus dangereux, ici dans ce wagon, que les S.S. qui nous accompagnent. C'est une jungle où chaque homme lutte pour sa survie. C'est pire que la jungle ici. Il reste à la plupart un vernis de civilisation et de bonnes manières. Mais sous ce vernis, c'est l'homme calculateur, méchant et implacable qui refait surface. L'homme égoïste, brutal et bestial, pour qui les limites de l'humanité sont les contours de sa peau. À l'intérieur de cette peau : LUI, à l'extérieur : tout ce qui l'empêche de vivre et qui doit disparaître pour que LUI, continue à vivre.

Nos moyens sont malheureusement limités. Dans l'invraisemblable entassement des corps, les mouvements sont pratiquement impossibles. Malgré la température froide, la chaleur est infernale à l'intérieur de ce cercueil roulant. Le manque d'air et la soif nous torturent beaucoup plus que la faim.

Notre petit groupe de cinq copains est resté réuni. Nous avons réussi à rester côte à côte et nous nous encourageons mutuellement. Nous avons aussi réussi, à force de mouvements, à nous faufiler jusqu'à un coin du wagon, à proximité d'une lucarne par laquelle nous pouvons respirer une bouffée d'air frais.

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

De temps en temps, le train s'arrête dans une gare où à proximité et nous pouvons alors supputer sur notre destination. Au moment de ces arrêts, nous pouvons, surtout par les lucarnes, mendier à boire. Bien que les S.S. interdisent l'approche du train, certains Allemands, employés des chemins de fer, ou voyageurs, réussissent à nous passer un peu d'eau dans des récipients de fortune, boîtes de conserves, etc. À l'intérieur, c'est aussitôt la lutte pour qui en absorbera quelques gouttes. L'un de nous, Pierre, je pense, a mis au point une technique pour ces ravitaillements. Dès qu'un récipient quelconque contenant de l'eau passe à proximité, nous y trempons un chiffon que nous suçons ensuite et qui nous rafraîchit beaucoup mieux que quelques gouttes bues gloutonnement.

Partis de Compiègne le 18 décembre 1943, nous passons la frontière le 19 au matin. Nous traversons Saarbrücke, Kaiserslautern, Ludwigshafen, Mannheim et nous nous dirigeons vers le Nord-Est. Le 20 au matin, le train stoppe près de Francfort am Main et nous pensons être arrivés. Après cinq ou six heures d'arrêt, il repart à nouveau.

Ces arrêts sont terribles. Plus d'air. Les protestations, les cris et les injures nous mettent les nerfs à vif. À un certain moment, de l'autre extrémité du wagon, une voix demande et obtient difficilement le silence. C'est un prêtre qui nous exhorte à prier Dieu. Mais aussitôt, un concert d'injures fait vite taire la prière. Nous descendons inexorablement, si nous n'y sommes pas déjà, aux enfers et Dieu ne peut plus rien pour nous.

Le 21 décembre, nous passons les villes d'Eisenach, puis Gotha et sur le soir, après de nombreux arrêts, nous atteignons Erfurt. Nouvel arrêt prolongé. L'apathie, la fatigue, la faim et la soif ont eu raison de nous. Nous sommes devenus des morts vivants. Certains sont morts debout. Ne pouvant tomber, ils continuent ainsi leur dernier voyage.

Notre train quitte Erfurt le 22 au matin pour atteindre Weimar. Arrêt, puis départ et nouvel arrêt. Vers une heure du matin, le 23 décembre. Nous sommes arrivés.

Chapitre III

Quelques minutes après cet arrêt, les portes s'ouvrent brutalement, des S.S., cravaches au poing et accompagnés de chiens policiers, nous font vider le wagon en moins de trente secondes, tandis que d'autres, sur le quai, nous font mettre en rangs par cinq et nous comptent. L'un d'eux annonce le bilan de notre voyage en comptant les cadavres abandonnés dans notre wagon : 34 morts.

Il fait un froid terrible d'environ moins vingt degrés et le sol est couvert de neige. Sortis du wagon où il faisait une chaleur d'étuve et où nous étions à moitié nus, sans chaussures ni chaussettes, je crus mourir sur place. Les S.S. nous comptent et nous recomptent, sanctionnant chaque mouvement d'un coup de cravache. Finalement, après être tombés d'accord sur notre nombre,

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

ils nous ordonnent d'avancer. La longue colonne s'ébranle, encadrée des S.S. et des chiens.

Nous sommes sur une route qui longe la voie ferrée. Puis, bientôt, il n'y a plus de rails. À courte distance, nous distinguons dans la nuit, des clôtures de fil de fer barbelés, éclairées violemment par des projecteurs ainsi que des miradors. Nous nous engageons enfin sur une large avenue, bordée de réverbères et de bâtiments.

Après environ deux kilomètres de marche, nous arrivons devant un grand bâtiment qui ferme l'avenue et au pied duquel se trouve un grand portail. Au dessus de ce portail, une inscription en fer forgé nous indique où nous sommes : « Konzentration-Lager-Büchenwald », en dessous : « JEDEM DAS SEINE », « CHACUN SON DU. »

Après un court arrêt, le portail s'ouvre. En passant sous le porche, nous sommes à nouveau comptés et guidés à l'intérieur du camp.

Face à l'entrée, sur la droite, se trouve un bâtiment flanqué d'une grande cheminée de laquelle s'échappe une fumée âcre et nauséabonde. Nous passons sur le côté de ce bâtiment où est stationné un camion. À l'arrière du camion, deux hommes s'affairent à décharger sur un chariot des objets longs et minces ressemblant à des corps humains décharnés. Ces corps, (car ce sont bien des cadavres et nous passons devant le four crématoire) recouvrent tout le plateau du camion sur plus d'un mètre de hauteur.

Après quelques centaines de mètres de marche, nous nous trouvons devant un autre bâtiment où les S.S. nous font entrer. Après avoir suivi un corridor, nous pénétrons dans une immense salle carrelée.

Rapidement, tous les rescapés du voyage sont entrés dans cette salle et, si nous sommes serrés, nous le sommes bien moins que dans les wagons. L'air froid et la marche nous ont tant soit peu revigorés mais la faim et la soif sont presque insoutenables. Dans cette salle, il y a un robinet d'eau qui devient vite objet de convoitise pour chacun de nous. Je réussis à m'abreuver quelque peu et me retrouve poussé vers le milieu de la salle où chacun fait connaissance avec ses voisins, donnant son idée de la situation et sur le lieu où nous nous trouvons, de ce que nous allons être amenés à faire et à devenir.

Il y a là des hommes de tous les âges et de toutes les conditions. Des étudiants, prêtres, ouvriers, banquiers, intellectuels, cultivateurs, résistants, otages, et même des indicateurs de la Gestapo, tombés en disgrâce. Chacun racontant une aventure qui n'est pas toujours la sienne, surtout ces derniers comme on peut le penser.

Après quelques recherches, je finis par retrouver mes amis et nous décidons de rester ensemble autant et aussi longtemps que nous le pourrons. Environ une heure après notre arrivée, deux hommes entrent dans la salle, vêtus de pantalons et de vestes à rayures verticales bleues et blanches, les cheveux coupés à ras. Sur la veste est cousu un triangle rouge et une bande

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

de tissu blanc sur laquelle est imprimé un numéro. Nous apostrophant en allemand, ils nous annoncent que nous allons subir un examen médical, puis passer sous la douche. Les vêtements et autres objets que nous portons seront désinfectés et nous serons rendus plus tard.

Puis, ils comptent vingt hommes et les emmènent avec eux. Toutes les huit ou dix minutes, vingt d'entre nous quittent cette salle. Vient notre tour. Nous entrons dans une pièce où nous devons nous dévêtir complètement. À la porte de sortie de cette pièce se trouve un guichet derrière lequel un homme écrit sur un registre nos nom, âge et autres renseignements. Il prend nos effets personnels, dont on nous avait dit de faire un paquet et agrafe dessus une étiquette avec notre nom.

Ensuite, toujours nus comme des vers, ils nous font entrer dans une autre salle par groupe de dix, où s'affairent une dizaine de prisonniers équipés chacun d'une tondeuse et qui entreprennent de nous tondre de la tête aux pieds. À la sortie de cette salle, nous passons par un bureau occupé par un S.S. qui, après avoir jeté un coup d'œil sur chacun, à trois mètres, fait avancer le suivant : c'est la visite médicale.

De là, une autre pièce nous accueille où se trouve un bassin rempli d'un mélange d'eau et de désinfectant et dans lequel nous devons nous immerger. Ensuite, on nous donne, à chacun, une boule de savon en pâte avec lequel nous devons nous enduire tout le corps, puis placés sous un jet de douche alternativement chaud et glacé. Ainsi lavés et désinfectés, nous passons devant un autre gars muni d'une pompe à main qui nous projette sous les aisselles et aux aines un liquide anti-vermine. De là nous traversons un passage souterrain surchauffé à la sortie duquel se trouve un grand comptoir et, au passage, nous recevons un pantalon, une chemise, une veste, un calot, puis une paire de « claquettes » (semelles de bois munies d'une lanière, faisant office de chaussures). Ainsi accoutrés, nous passons à nouveau devant un guichet où, après avoir décliné une nouvelle fois notre identité, on nous donne un triangle rouge avec un « F » noir imprimé ainsi qu'une bande de tissu qui porte un numéro. C'est notre nouvelle identité. La mienne : 38399.

Ainsi lavés, désinfectés, enregistrés et immatriculés, nous sommes rassemblés dehors et attendons. Le jour s'est levé et nous pouvons contempler notre nouvel univers. Nous sommes à un angle du camp et derrière nous une double enceinte de barbelés avec à tous les 100 mètres environ un mirador où l'on distingue les sentinelles, les projecteurs et les mitrailleuses. Devant nous, plusieurs rangées de baraques portant chacune un numéro et plus loin des bâtiments en béton à deux étages. Quelques gars habillés (!) comme nous, nous regardent de loin, n'osant pas approcher.

En quelques heures, nous venons de passer de l'état d'homme à l'état de chose. Nous ne sommes plus que des choses, que des numéros. Ce changement s'est fait de façon si rapide et avec une si parfaite organisation que, lorsque j'y pense maintenant, nous en étions inconscients. Pourtant, nous venions d'entrer dans l'univers concentrationnaire.

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

Nos gardiens S.S. sont disparus et nous sommes menés, dirigés et commandés par des prisonniers comme nous. Cependant, et nous nous en apercevrons bien vite, ils ont les mêmes terrifiants pouvoirs et le même droit de vie ou de mort sur chacun d'entre nous. Nous n'avons ni dormi, ni mangé, depuis plus de quatre jours et nous sommes à demi-morts de faim et de fatigue. Nos seuls besoins immédiats sont un lit et un repas chaud.

Nous trouvons les deux quelques instants plus tard. Après avoir traversé la moitié du camp, encadrés par nos nouveaux gardiens, nous franchissons une nouvelle clôture de barbelés. Nous nous retrouvons ainsi dans un camp à l'intérieur du camp principal et dirigés vers un baraquement dont l'intérieur est occupé de chaque côté d'une allée centrale par des bat-flancs installés sur quatre étages et destinés à servir de couchés. Ce baraquement mesure environ 15 mètres de large et 60 mètres de long. Les bat-flancs sont formés de simples planches recouvertes de paille. L'allée centrale est nue et, à l'entrée, une petite chambre meublée d'un lit et d'une table est occupée par le chef de baraque. Peu après notre arrivée, on donne à chacun une gamelle en fer-blanc et une cuillère. On nous distribue un bouillon, sorte d'eau chaude dans laquelle nagent quelques carrés de viande, de pommes de terre et de navets, un demi-pain et environ trente grammes de margarine. Une heure plus tard, nous sommes rassemblés dehors et un interprète nous traduit le discours de bienvenue du chef de baraque. En résumé, il nous dit que nous sommes au camp de concentration de Büchenwald, plus précisément dans le camp de quarantaine plus couramment appelé « petit camp. » Dans quelques semaines nous serons transférés dans le « grand camp » et nous serons employés selon nos compétences. En échange de ce travail, nous serons nourris et logés. On nous rappelle que toute tentative d'évasion est sanctionnée par la peine de mort. Après ce court discours, nous rentrons à l'intérieur de notre baraque et chacun trouve une place pour se coucher. Nous nous endormons rapidement.

Notre vie est désormais réglée et organisée. À 4 h 30, réveil et rassemblement pour l'appel. À 6 heures, distribution du pain de la journée, soit environ 400 grammes, accompagné d'environ 30 grammes de margarine ou de pâté. À 18 heures, appel du soir, puis distribution de la soupe et à 21 heures, extinction des feux.

Les premiers jours se passent dans l'apathie générale. Nous venons de subir une rude épreuve et il nous faut s'en remettre. Puis, bientôt, des groupes se forment par affinités, par âges, par régions d'origine. Le principal sujet de conversation est notre avenir. Nous pouvons quelquefois avoir des conversations avec des « anciens » qui viennent derrière la clôture qui nous sépare du grand camp et nous renseignent sur leur sort qui sera bientôt le nôtre. Ils sont aussi à la recherche de nouvelles sur ce qui se passe à l'extérieur, le déroulement de la guerre, les événements en France. Certains essaient de trouver des « pays » ou des connaissances pour essayer de savoir ce qui est arrivé à leur famille et à leurs connaissances. Ils nous renseignent aussi sur les us et coutumes du camp. Nous apprenons que le camp compte environ 20000 prisonniers de 18 nationalités différentes. Le groupe le plus

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

important étant formé par les Russes, puis les Polonais, Tchèques, Allemands, Français, Danois, Belges, Hollandais, etc.

Le camp est entièrement dirigé par des prisonniers allemands qui tiennent tous les postes clés. Les S.S. se contentant de superviser l'ensemble. Ces Allemands sont, pour la plupart, des prisonniers politiques (communistes, anti-nazis, objecteurs de conscience, gitans, etc. La plupart ne sont pas très tendres, sauf pour ceux qui peuvent prouver ou qui sont connus pour leur appartenance au parti communiste. Nos triangles de couleur ont une signification : rouge pour prisonnier politique; vert pour prisonnier de droit commun; noir : gitan; violet : objecteur de conscience; jaune : juif; rose : pédéraste. Sauf le rouge et le jaune, les autres couleurs identifient surtout les Allemands. Les Français sont tous des rouges ou des jaunes. Ces derniers sont peu nombreux d'ailleurs, les Juifs étant, pour la plupart, acheminés vers Auschwitz ou Bergen-Belsen où fonctionnent les chambres à gaz de la « solution finale. »

Le travail est plus ou moins dur, suivant les « kommandos » où l'on est affecté. Les « kommandos » sont des équipes de 50 à 100 internés, commandés par un ou plusieurs « Kapos », qui sont des chefs d'équipes. Il y a deux usines dans le camp. La Mibau, où se fabriquent différentes pièces d'armes en acier et qui emploie des machinistes et une autre usine où l'on fabrique les crosses d'armes. Il y a aussi la carrière, la station de chemin de fer, un chantier de construction de route et un « kommando » appelé le « Kommando merde. » Tous les excréments sont récupérés, décantés et séchés dans de grands bassins et servent à la fabrication d'engrais. Nous apprendrons plus tard que les cheveux et les poils sont aussi récupérés et que les cendres des corps incinérés au four crématoire servaient à la fabrication de savon.

Toujours selon les renseignements que nous obtenons, il y a aussi des « kommandos extérieurs » dont les internés ne rentrent pas au camp. Parmi ceux là, le plus terrible : « Dora. » Personne ne sait où il se trouve, ni ce qui s'y passe, mais chaque semaine de 200 à 300 internés y sont envoyés et, il n'en revient que des cadavres. C'est un de ces camions de cadavres que nous avons vu à notre arrivée. Après la guerre, nous apprendrons que ce kommando de Dora était en réalité une usine souterraine où les Allemands préparaient en grand secret leurs V1 et V2, et qu'il avait « absorbé » environ 80 000 déportés. Il y avait aussi le « bloc d'essai » où l'on envoyait des internés auxquels on inoculait différentes maladies et qui servaient de cobayes humains que l'on disséquait par la suite, exactement comme des animaux de laboratoire.

Hélas, tout ceci est l'exacte vérité. Nous nous en apercevrons au fur et à mesure que nous entrerons dans l'horreur, car nous n'avons fait qu'entrevoir une partie de la réalité. À vrai dire, nous ne réalisons pas encore exactement ce que nous vivons. Tout au moins, pour ma part, ce n'est que plus tard, bien plus tard, lorsque ce cauchemar sera terminé, que je réaliserai. Les malades, la faim, les coups, les cadavres, tout cela est réel mais mon esprit n'est plus là.

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

Il n'y a que mon corps qui subit. Le reste n'est qu'un formidable espoir de vivre qui m'habite et une certitude. J'en sortirai vivant. Tout ce que je subis n'est que passager et tant que je le subis et que j'en souffre, c'est que je suis vivant et c'est vivant que je sortirai de cet enfer. Je pense que c'est cet espoir insensé mais réel qui m'aidera à sortir de cet enfer. Je regarde autour de moi et j'écoute. Tous ceux qui parlent du passé ou même du présent sont des morts en puissance. Déjà, ils « sentent » le cadavre.

Nous sommes un groupe de jeunes et en fait, nous sommes les plus jeunes adultes du camp. Le Roumain qui nous avait joint à Compiègne n'a pas supporté le voyage. Nous nous retrouvons quatre, Pablo, Fredo, Pierre et moi. À notre petit groupe, vient se joindre quatre autres gars. Tandis que les autres parlent de leur passé, de leur famille, de leur situation perdue, nous échafaudons des projets d'avenir. Nous sommes certains que les Américains vont débarquer et que les Russes vont se ressaisir. Ils ont déjà commencé d'ailleurs. Malgré la faim qui nous tenaille, où peut-être à cause de cette faim, nous parlons nourriture, recettes et restaurant.

Sur le groupe de huit que nous sommes, nous serons trois à rentrer vivants. Sur les 1200 qui ont quitté Compiègne le 18 décembre 1943, il n'en reviendra que quelques dizaines, 68 si je me fie aux statistiques. En fait, je crois qu'il n'y a pas que le moral qui compte, bien que celui-ci compte pour 75 % de chances de survie. Il y a aussi le physique. Évidemment, nous sommes jeunes et avons entre 18 et 22 ans. Nous résistons mieux à la fatigue, au froid et à la sous-alimentation que les gars de 40 à 50 ans, voire de 60 ans qui nous entourent. Nous sommes pour la plupart issus de milieux modestes sinon pauvres et avons appris très tôt à nous débrouiller et à travailler. Pablo et Fredo sont gitans (ce qui va nous aider plus tard) et ils savent ce que survivre veut dire et comment y arriver.

Nous n'avons pas non plus le souci des charges de famille. Pour certains, la femme et parfois les enfants ont été arrêtés eux aussi. Ils ont peu de chance de se revoir et ils le savent. Un matin, après une semaine de relative tranquillité, des « kapos » viennent et emmènent 30 ou 40 d'entre nous. Le soir, ils rentreront exténués, après avoir été employés dans la carrière, à transporter des pierres sur l'épaule, toute la journée. Cette corvée se renouvellera presque tous les jours mais notre groupe réussira toujours à l'éviter.

Un jour, nous sommes tous rassemblés dans notre baraquement et placés par rangées de cinq. On nous ordonne d'enlever nos vestes et chemises et, ainsi, torse nu, nous nous présentons devant cinq infirmiers qui nous tamponnent la poitrine avec un coton imbibé d'alcool. Derrière eux, cinq autres infirmiers munis chacun d'une seringue nous font une injection. Ils font une dizaine d'injections avec la même seringue et l'aiguille de cette dernière n'était changée que lorsque la pointe était émoussée, c'est à dire à chaque 20 ou 30 gars. Nous ne saurons jamais le but de ces injections qui se renouvelleront deux fois.

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

Un soir, à l'appel, le S.S. qui contrôle le compte des détenus (c'est le seul que nous voyons deux fois par jour matin et soir) nous annonce que si, il y a parmi nous quelques gars qui veulent échapper à leur sort, il leur est permis de s'engager dans l'Armée allemande pour aller combattre en Russie. Ceux qui sont intéressés peuvent se faire inscrire chez le chef de baraque. Personne ne dit mot. Cependant, trois jours plus tard lorsque trois cadavres seront découverts dans les latrines, nous saurons que c'étaient, par hasard, trois volontaires pour le front de l'est.

Un matin, à la fin de notre quarantaine, nous sommes rassemblés à l'extérieur. Plusieurs internés, employés à l'administration du camp, arrivent et, pour la énième fois, nous demandent à chacun notre profession. D'un côté sont rassemblés les docteurs, avocats, prêtres, intellectuels, cadres, etc., de l'autre, les manuels. Nous ne reverrons jamais les premiers qui partent le soir même pour Dora. Quand à nous, le lendemain matin, nous sommes envoyés dans le « grand camp. » Notre groupe de huit, indissoluble, se retrouve au baraquement 38. Un nouvel épisode débute.

Chapitre IV

Notre emploi du temps change aussitôt, dès le soir même de notre installation. L'appel n'a plus lieu dans les baraques mais sur la place d'appel, immense place d'environ un kilomètre carré, où tout interné doit être présent le matin et le soir, qu'il soit vivant, malade ou mort. Ces appels, surtout celui du soir sont mortels. Ils durent au minimum une heure, parfois deux ou trois, pendant lesquelles nous devons rester debout, en rang, par dix et par baraque. Le « Kapo », chef de baraque, nous compte d'abord en nous faisant aligner, puis vient un S.S. qui vérifie en nous recomptant deux fois, trois fois, quelquefois dix fois. Le moindre mouvement pendant ce compte oblige notre S.S. à recommencer au début. Nous ne saurons jamais si c'est par sadisme ou par incapacité que les Allemands font et refont ainsi leurs comptes.

Chaque baraque est commandée par un « kapo », responsable de l'ordre de la propreté et du nombre (surtout) de ses occupants. Ce chef de baraque est supervisé par un sous-officier S.S. qui est le grand patron. Ce dernier ne paraît d'ailleurs qu'à l'appel du soir pour vérifier le nombre donné par le chef de baraque.

Après l'appel du soir, c'est le retour à la baraque, puis la distribution de la soupe. Après l'appel du matin, beaucoup plus court, c'est la formation des « kommandos » et le départ pour le travail aux sons d'une musique militaire fournie par l'orchestre du camp. Il y avait une fanfare qui nous accompagnait matin et soir le long de l'avenue que nous avions suivie en arrivant et qui reliait la gare à l'entrée du camp. « Kraft durch freud » - « La force par la joie », une des devises du régime nazi. Quelle dérision !

Le travail commence à cinq heures du matin et se termine à cinq heures du soir. Il est coupé par une pause d'une demi-heure à midi. Nous sommes à la fin de janvier et il fait très froid. L'hiver durera jusqu'à la mi-mars. Pendant

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

cette période nous travaillons à différents « kommandos » mais surtout sur la voie ferrée à manier la pelle et la pioche. Certains « kapos » sont relativement humains, d'autres, par contre, sont pires que les S.S. et nos rangs s'éclaircissent. Les appels du soir font aussi leurs victimes et il doit mourir 200 internés à chaque jour. Ce qui nous donne à chacun, en moyenne, trois mois à vivre. Le four crématoire n'arrête pas et répand sa fumée nauséabonde, annonciatrice de notre destin.

Malgré la garde vigilante dont nous sommes l'objet et l'état physique dans lequel nous nous trouvons, deux internés réussissent le tour de force de s'évader. Et c'est réellement un tour de force. Les Allemands eux-mêmes sont sceptiques et c'est pourtant vrai. L'appel, ce soir là, dure six heures et il y a plus de cent morts sur la place d'appel lorsque nous sommes autorisés à rentrer dans nos baraquements, littéralement gelés et sans forces.



Crématoire dans les camps de concentration

Par malheur, les deux évadés, français seront retrouvés quelques semaines plus tard et ramenés à Buchenwald. À l'appel du soir, ils sont présentés à tous du haut du mirador central qui surmonte le portail d'entrée. Ensuite, ils sont enchaînés à ce portail, complètement nus. Il fait environ -17 degrés et ils resteront enchaînés tels quels, jusqu'à ce que mort s'ensuive, c'est à dire 48 heures plus tard. Après les mauvais traitements qu'ils avaient subis, la résistance de ces deux hommes est incroyable.

À Buchenwald, nous sommes rétribués. Quelle ironie! Rentrés à la baraque, après l'appel du soir, une fois par semaine, le chef de baraque nous remet quelques marks de camp à nous partager par table. Comme je suis le seul de la table à parler l'allemand, il m'a nommé « chef de table » avec privilège de redistribuer ces marks de pacotille. Que faire de ces marks ? Autre ironie. Il y a un magasin mais pratiquement rien d'utile et surtout pas de nourriture qui est notre besoin primordial. Quelques articles de toilette élémentaires, tels que savonnettes, savon à barbe, papiers, etc... Et, évidemment, une savonnette coûte deux semaines de travail. Il y a aussi du papier à cigarettes mais pas de tabac.

La hiérarchie se poursuit même dans les baraques. Il y a bien sûr le chef de baraque puis les « stuben dienst » qui sont généralement des jeunes russes qui font le ménage pendant la journée, alors que nous sommes au travail. On peut imaginer aisément que la fonction de « stuben dienst » qui est une

La hiérarchie se poursuit même dans les baraques. Il y a bien sûr le chef de baraque puis les « stuben dienst » qui sont généralement des jeunes russes qui font le ménage pendant la journée, alors que nous sommes au travail. On peut imaginer aisément que la fonction de « stuben dienst » qui est une

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

sinécure se paie d'une façon ou d'une autre et dans leur cas par la plus vile. Ils servent de femmes au chef de baraque.

En échange de ces « services », ils profitent d'une double ou triple ration de nourriture et font régner l'ordre parmi leurs collègues détenus. Ainsi, un soir, j'ai une altercation avec l'un d'eux. Mon sort est réglé. Ils m'amènent de force à la salle de douche, me font déshabiller et me servent une douche glaciale qui dure jusqu'à ce que je m'écroule sur le béton du sol, complètement bleu de froid, puis ils appellent deux compagnons qui me soulèvent et vont me coucher sur ma paillasse me couvrant de leurs couvertures. Il me faut deux ou trois heures pour arrêter de grelotter et de claquer des dents. Mais, contre toute attente, je m'en sors. J'avais encore des réserves d'énergie mais je pense que si ce me fut arrivé quelques semaines plus tard, j'en serais mort.

Janvier et février passent. Nos forces s'épuisent. Nous devenons des cadavres ambulants. Je ne sais pas comment nous passons ces deux mois espérant toujours la fin de notre calvaire. Nous sommes à l'affût des nouvelles qui nous sont apportées par les nouveaux arrivants. Les Allemands reculent en Russie. Les alliés ont débarqué en Italie et on parle d'un autre débarquement en France au printemps. Toutes ces nouvelles nous permettent de tenir le coup et de garder espoir. Plus que jamais, l'espoir c'est la vie. Même si nos rangs s'éclaircissent, nous ne comptons plus les morts et, finalement, nous n'y pensons plus.

La majorité des détenus est formée de Russes. La Russie n'a pas signé la Convention de Genève, relative aux prisonniers de guerre. Donc, tous les prisonniers russes sont en camp de concentration. Et, après les « kapos », chefs de baraques et « stuben dienst », ce sont eux qui font la loi et ils ne sont pas tendres.

Les quelques français que nous sommes, noyés dans cette mer russe, sommes sans défense. Et ce sera encore bien pire plus tard. N'anticipons pas.

Un certain jour, au début du mois de mars, nous sommes désignés pour un « kommando » spécial. Nous réussissons à conserver notre groupe intact. Nous ne sommes plus que six et c'est ensemble que deux jours plus tard nous sommes embarqués à nouveau dans un train. Nous sommes environ 300 hommes, dont une dizaine de « kapos », accompagnés par des S.S. Nous voyageons dans de meilleures conditions que lors de notre premier voyage, à 60 par wagon avec porte ouvertes et S.S. à la porte. Nous avons deux jours de vivres et chacun quatre cigarettes. Notre train part vers l'ouest. Nous passons Weimar, Erfurt, Nordhausen, Hanover et, le lendemain, nous atteignons Minden où le train s'arrête pour la nuit puis repart le lendemain et s'arrête à environ 30 kilomètres de là à Porta-Westphalica.

Nous sommes arrivés et descendons du train pour l'inévitable comptage. À pied, nous traversons la petite ville de Porta et sommes enfermés au « Kaisershof », sorte de restaurant où salle de music-hall transformée, pour la circonstance, en dortoir pour internés. On y trouvait 2 rangées de bas-flancs

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

sur quatre étages, style Buchenwald, une rangée de tables et une cour extérieure. l'endroit était évidemment cerné de l'inévitable enceinte de barbelés avec projecteurs, miradors, gardiens et mitrailleuses. Un changement cependant, nos gardiens ne sont pas des S.S., mais des militaires de la « luft-waffe» (armée de l'air), vraisemblablement réformés ou trop âgés pour le service actif. Néanmoins, le chef de camp est un commandant S.S. et son adjoint un sous-officier S.S.

Chapitre V

Dès le lendemain matin, nous allions au travail. Après l'appel habituel, nous sortions du « Kaiserhof» en rangs, cinq par cinq et au pas cadencé, descendions une route qui nous menait à un pont qui enjambait une assez grosse rivière. Nous saurons plus tard qu'il s'agit de la Weser. Il s'agissait d'un pont suspendu et, à l'approche du pont, les gardes nous arrêtaient et nous repartions au pas normal pour éviter les vibrations. Le pont passé, nouvel arrêt et nous repartions au pas cadencé.

Après environ un kilomètre, nous quittons la route pour nous engager sur un chemin de terre et arrivions sur une esplanade, au pied d'une colline assez importante. À hauteur du sol il y avait une sorte de grotte dans laquelle nous nous étions engagés. C'était une galerie de mine et il y avait là des rails sur lesquels roulaient des wagonnets. Il s'agissait de rails à voie étroite d'environ 60 cm, appelé Decauville. Là, on nous distribua des pelles et des pioches et nous devions remplir les wagonnets. En fait, il s'agissait d'une mine de fer désaffectée. Nous apprendrons plus tard que les Allemands voulaient y installer une usine d'essence synthétique, essence tirée de schistes bitumineux. Usine, évidemment, à l'abri des bombardements aériens. Tout d'abord, il s'agissait de dégager les abords de la mine et nous enlevions des tonnes et des tonnes de terre jour après jour. Les débuts sont très durs. Pour la plupart d'entre nous, le travail à la pelle et à la pioche est relativement nouveau. La nourriture infecte, (la ration de pain a été réduite à 250 grammes par jour) et les mauvais traitements font que les morts s'accumulent. D'autre part, nous sommes passés sous l'administration du camp de Neuengamme, plus près de nous que Buchenwald. Neuengamme est un camp de droits communs et les « kapos» qui viennent avec les renforts d'effectifs sont tous des « triangles verts», c'est à dire des prisonniers de droit commun : voleurs, assassins, souteneurs, et autres gens du même acabit. Ce ne sont pas des anti-nazis mais des anti-sociaux, ce qui est bien pire. Aucune pitié à attendre d'eux et ils matraquent aussi facilement sinon plus que les S.S. de Buchenwald.

Les Russes qui sont en majorité parmi nous ne sont que des bêtes sauvages qui ont faim et pour qui une vie ne compte pas, sauf la leur. Au début, notre groupe de six a réussi à se maintenir et c'est ce qui va nous aider. À six, il est plus facile à de supporter la faim, les coups, les cadences de travail que seul. Nous formons un bloc et nous pensons, avec juste raison, que c'est le seul moyen d'essayer de nous en sortir. Malheureusement, après quelques semaines, Pierre, dont la santé périclitait depuis notre départ de Buchenwald, nous quittait en l'espace de quelques jours.

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

Les renforts arrivent donc de Neuengamme et bientôt, malgré une mortalité importante, nous sommes environ un millier. Les travaux s'élargissent aussi. Après le dégagement des entrées, l'allongement de la voie ferrée et du train de wagonnets, le travail se mécanise et s'intensifie. Un jour apparaissent des civils allemands qui viennent travailler aux emplois spécialisés : foreur, mineur, conducteur de machines, etc. Nous creusons dans le roc d'immenses galeries de 15 à 20 mètres de largeur, 20 à 25 mètres de hauteur et environ 300 mètres de longueur.

Avec l'arrivée des ouvriers allemands, nous faisons connaissance avec les premiers Allemands sans uniformes. Au début, ils sont froids, distants et paraissent indifférents. Il est vrai que pour entretenir cette méfiance, on leur avait dit que nous étions tous des Russes. Comme le front russe commençait à s'effondrer, et la propagande aidant, les Russes étaient les sauvages à abattre. Ce en quoi, ils n'avaient pas tout à fait tort. Il est vrai que les Russes qui étaient en majorité parmi nous, pour la plupart jeunes et donc en meilleur état physique que nous. Peut-être étaient-ils plus habitués que nous aux travaux durs.



Amoncellement de cadavres dans un camp de concentration

Cependant, petit à petit, les rapports de travail aidant, ces Allemands deviennent plus humains. L'un d'entre-deux, d'ailleurs, nous entendant parler entre nous se rend compte que nous ne sommes pas russes et nos relations s'améliorent un peu.

Parmi les renforts qui arrivent régulièrement, il y a un bon nombre de Français. En Mai, nous devons être environ une centaine. Des groupes de travail appelés « Kommandos » travaillent en différents endroits du chantier. À notre petit groupe, réduit depuis la mort de Pierre, viennent s'ajouter quelques autres dont Henri, un Allemand originaire de Hambourg qui a fui le régime nazi dès le début et s'est engagé dans la Légion étrangère. Il avait participé à la guerre du Rif au Maroc en 1925-1926 et y avait perdu la main droite. Évidemment, il parle couramment allemand et ça nous aide.

De plus, il est notre aîné de plus de vingt ans. Il était membre du réseau de résistance « Alliance » qui a été décimé par la Gestapo. Il habitait Maison-Laffitte, en banlieue parisienne, où il abritait un émetteur radio clandestin et il a survécu à des interrogatoires musclés. Avant de nous arriver à Porta, il était passé par le camp du Struthof, seul camp de concentration hors d'Allemagne, et classé par les Allemands « Nacht und nebel » (Nuit et brouillard) où les prisonniers étaient destinés à périr sans

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

laisser de traces. Ce qu'il nous raconte sur les sévices qu'il a subi, nous fait penser que nous sommes au paradis. Comment un être humain peut-il survivre dans de telles conditions? C'est tout simplement incroyable. Henri deviendra vite notre guide et notre héros. Ce sera grâce à lui si nous survivrons. Il y a en lui une formidable haine des nazis, ses compatriotes et, en même temps, une résistance physique à toute épreuve puisée dans son inébranlable espoir de survivre. Et c'est grâce à lui que nous survivrons. Pas tous bien sûr, malheureusement, mais moi en particulier et Pablo, Fredo, et les quatre ou cinq autres qui sortiront de cet enfer. Il y a aussi, parmi nous André, pris dans une rafle à Paris. Il a soixante ans et était jardinier au parc du château de Versailles. C'est lui qui nous apprendra à se servir d'une pelle ou d'une pioche avec le minimum d'efforts.

Nous avons perdu un membre de notre groupe dans des conditions dramatiques. Nous travaillions près de la voie ferrée à l'intérieur de la mine, lorsqu'un « Kapo » arriva et jugeant que nous ne travaillions pas avec suffisamment de conviction, sauta sur nous, nous injuria et nous frappa. L'un de nous, Paul, reçut un mauvais coup sur le front et s'affala en travers du rail alors que le train arrivait. Nous criions autant que nous pouvions pour faire arrêter le train, pendant que deux d'entre nous essayaient de tirer le corps hors du rail, mais le « kapo » fait signe au conducteur de continuer. Comme la machine était à l'arrière du train, le conducteur ne pu voir ce qui se passait et suivant les ordres du « kapo » continua à avancer. Sous nos yeux, notre ami est littéralement coupé en deux par les roues du premier wagon, tandis que le « kapo » s'éloigne. Lorsque la machine arrive à notre hauteur, le conducteur, un civil allemand descend, et contre toute attente, m'aide ainsi qu'un de nous a rassembler les restes. Les quatre autres en sont incapables. Quand au conducteur, il s'éloigne pour vomir un peu plus loin. Il sera trois jours sans revenir travailler, malade.

Nos conditions d'existence empirent encore avec l'arrivée d'un important renfort composé uniquement de Russes, qui nous rendent la vie impossible. Il faut non seulement se garder des S.S. et des « kapos », mais aussi des Russes. Pas question de conserver une tranche de pain sur soi. Si un Russe s'en aperçoit, il nous l'arrache. Si on se laisse faire, c'est la mort. Ils se mettent en groupe, maraudent et volent tout ce qui se mange ou se fume. Certains sont corrects, mais ils sont rares.

À quelque temps de là, arrivent 300 ou 400 Danois. Ils sont presque tous d'ex-policiers qui sont vite mis au pas. Ils sont forts et en bonne santé, mais dépérissent à vue d'œil et tombent comme des mouches. Après trois ou quatre semaines, il y en a à peu près un tiers de décédés. Un jour, un miracle incompréhensible survient. Ils reçoivent chacun un colis de victuailles de la Croix Rouge danoise contenant beurre, saucisson, pain, biscuits, conserves. Les paquets leur sont remis un soir après le travail et ils s'empiffrent tandis que nous les regardons. C'est leur condamnation à mort. Dans la nuit, plus de soixante d'entre eux vont le payer de leur vie. Les Russes ont formé deux groupes de représailles et une fois toutes les lumières éteintes, se faufilent dans les bat-flanc occupés par les Danois et raflent tout ce qui se mange. Celui

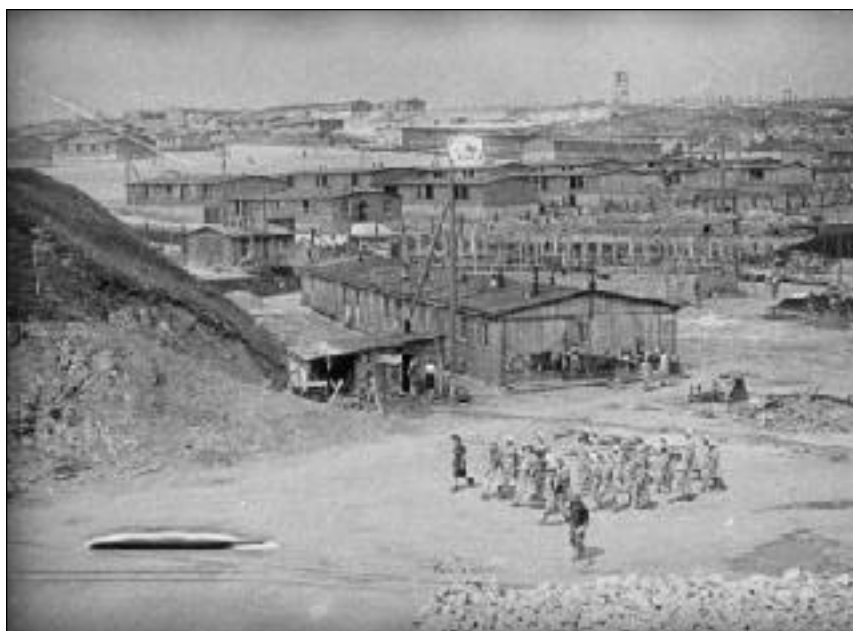
AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

qui résiste est assassiné. Le lendemain matin, il y a plus de quatre vingt cadavres dans les couchettes, alors que les Russes mangent biscuits et conserves sans se cacher le moins du monde devant les « kapos » amusés et hilares. Je ne crois pas qu'un seul de ces Danois ait revu son pays.

Nous sommes maintenant 2 800 à 3 000, empilés dans ce « kaiserhof ». Chaque jour, de 10 à 12 cadavres vont remplir la fosse commune. Chaque mois, trois cents nouveaux arrivants viennent combler les vides.

Au travail, les galeries de mine s'agrandissent et du matériel y est installé. Si le nombre de prisonniers a été augmenté, le nombre d'ouvriers allemands l'est aussi et, bien sûr, la chance de contacts avec eux. Ils ne sont pas ravis des événements. La longueur du conflit et sa fin qui leur paraissent maintenant inéluctable ne les rassurent pas. Bien qu'ils ne laissent que difficilement paraître, ils sont découragés par cette guerre qui n'en finit plus. La plupart ont un membre de leur famille enrôlé dans l'armée sur le front russe, en France ou en Italie.



Le camp de Plaszow en Pologne

Parmi eux, un dénommé Hermann, travaille sur une machine à proximité de nous. Malgré sa peur, il tente d'entrer en relations avec nous. Les débuts se limitent à quelques mots puis, apitoyé par notre sort, il s'enhardit. Il lui faut être en permanence aux aguets lorsqu'il nous approche, car il pourrait se retrouver parmi nous si un S.S. ou un « kapo » le surprenait. Malgré tout, lorsqu'il allume un cigare, il ne le fume qu'à moitié. Il le laisse sur le capot de sa machine en nous faisant signe, puis s'éloigne, et revient quelques instants après avec un sourire dans notre direction. Puis se sont quelques sandwiches qu'il nous laisse après son casse-croûte. De temps en temps, il nous donne des nouvelles de l'extérieur. Il a un fils sur le front russe et il s'inquiète. Nous le soupçonnons

même d'écouter la radio anglaise pour avoir des nouvelles plus impartiales. Il possède une petite ferme dans les environs et sa femme roule des cigares à la maison. Un jour, il arrive avec un paquet de papier journal froissé et, après s'être assuré qu'il est seul, m'appelle. Je m'approche. Il ouvre son paquet. C'est du tabac. Il m'explique que les Anglais ont mitraillé une péniche sur la Weser qui transportait, entre autres, du tabac. La péniche a coulé et le tabac flottait sur l'eau. Il a récupéré ce qu'il a pu et nous en apportait. Il ne restait qu'à le faire sécher, ce qui fut fait à proximité d'une lampe électrique qui nous servait aussi, la nuit, à nous réchauffer le dos. Autre luxe, il nous avait apporté, quelques jours plus tôt,

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

des feuilles de papier à cigarettes après nous avoir vu, rouler son tabac, dans du papier provenant de sac de béton.

Ces sacs avaient trois épaisseurs de papier. La feuille du milieu était un peu plus mince que les deux autres et plus propre et c'est ce que nous utilisons. Bref, après séchage à la chaleur de la lampe, nous nous apprêtions à en rouler une. Ce qui fut fait. Horreur! Ce tabac avait trempé dans le mazout du réservoir crevé de la péniche. Malgré notre envie de fumer, ce tabac était impropre et infumable. J'en fis part à Hermann qui, tout contrit, nous offrit deux cigares en compensation.

Malgré tout, la guerre se poursuit et les bombardements s'intensifient. Les Allemands sont terrorisés par ces avions qui frappent aveuglément toute la population. Toutes les villes importantes sont touchées, surtout Berlin, la capitale, au cœur même de l'Allemagne. Hermann nous apportait des bribes de nouvelles. Parfois, il cachait soigneusement une coupure de journal dans un sandwich nous en donne une idée. Nous pensions que ce n'était qu'une partie de la réalité. Avec les informations venant du front russe, il est clair que les Russes ont repris l'offensive et approchent de la frontière allemande. En Italie, les troupes de l'Axe cèdent du terrain. Il ne reste que l'Europe de l'ouest où les Américains et les Anglais ne sont pas encore prêts à donner l'assaut. La propagande allemande parle de l'infranchissable « mur de l'Atlantique. » Qu'en est-il? Les derniers Français arrivés parlent des exploits de la Résistance, malgré la Gestapo. Bref, en ce mois de mai, il y a de l'espoir, mais vivrons-nous jusque là ?

Chapitre VI

C'est le 7 juin que nous apprenons la grande nouvelle. Hermann, notre ami mineur arrive avec un sourire et dépose sur sa machine un paquet enveloppé de papier journal, puis s'éloigne. C'est le signe conventionnel. Après avoir vérifié que personne ne nous épie, je vais jusqu'à la machine et prends le paquet. Revenu parmi les nôtres, j'ouvre le paquet et y trouve quelques brins de tabac et des feuilles de papier à cigarettes. Mais, à l'attitude de notre ami, je pense qu'il y a autre chose. Je déplie la feuille de journal et vois un article qui nous apprend que les alliés ont débarqués en Normandie. C'est l'euphorie. Et, durant toute la journée, nous faisons circuler la nouvelle. Le journaliste minimise bien sûr l'événement en émettant même des doutes sur le succès de l'opération, et prédisant que les « envahisseurs » ne franchiront jamais les fortifications du mur de l'Atlantique. Nous avons déjà entendu ce refrain, en 1939, avec la ligne Maginot. Nous voulons bien croire que les événements se reproduiront en sens inverse cette fois. Au cours des jours suivant, notre moral est remonté de plusieurs crans. Hermann nous apportant presque chaque jour un morceau de journal faisant état de l'avance des alliés. Et nous voilà en train d'échafauder des projets d'avenir à croire enfin et fermement à la fin de notre calvaire.

Nous ne savions hélas pas mais il nous faudra attendre presque un an avant notre libération. Il y aura d'autres milliers de morts. À peu près à la même période, quatre Russes réussissent le tour de force de s'évader. Ce soir-

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

là, nous passons plus de trois heures debout à l'appel. Les S.S. comptent et recomptent les hommes dans nos rangs. Il manque quatre détenus.

Trois jours plus tard, ils sont repris. Réduits à l'état de loques humaines, roués de coups, couverts de sang, ils gisent sur le sol, entravés, lorsque le soir nous rentrons du travail le. Certains de leurs collègues tentent de leur porter un peu d'aide mais sont vite tenus éloignés par les S.S. qui les surveillent de près, comme s'ils étaient capables d'esquisser le moindre geste.

Aussitôt après la distribution de la soupe, les S.S. ordonnent un rassemblement général, l'Ober-sturmfuhrer, chef du camp, arrive. Suivant un rituel précis, nous il nous harangue d'abord, nous informant que ces quatre hommes se sont évadés il y a trois jours, qu'ils ont été retrouvés et que, selon la loi, ils seront pendus en notre présence. Des cordes sont installées, puis une chaise sous chaque corde, les quatre hommes sont montés sur les chaises, les cordes passées autour de leurs cous puis le chef du camp s'approche et avec le pied, fait basculer les chaises. La hauteur n'est pas suffisante et aucun ne meurt, ils s'étranglent. Alors, le S.S. agrippe chacun d'eux par les jambes et tire d'un coup sec vers le sol. Malgré cela, leur agonie dure plus d'un quart d'heure. Toute ma vie, j'aurai cette image horrible devant les yeux. À la fin du supplice, quelques internés devront détacher les corps et les emmener à l'extérieur.

Le débarquement des alliés et leur avance foudroyante à travers la France, nous donne l'espoir d'être libérés avant l'hiver. Ce n'est, hélas, qu'un espoir et le moral en prend un coup. Cependant, les raids aériens se multiplient. Toutes les nuits, nous sommes tenus éveillés par le bruit des forteresses volantes qui sillonnent le ciel et par les tirs de la D.C.A. allemande. Au cours d'une nuit, une ville proche de Porta, Minden, subit un bombardement en règle. C'est à environ 10 kilomètres de nous et pourtant la terre tremble jusqu'ici. Allons nous mourir nous aussi sous les bombes des alliés? Heureusement, non.

En Septembre, un nouveau convoi nous amène des renforts de Neuen-gamme. Parmi ces nouveaux, il y a un « kapo » d'origine hongroise qui est gitan. Étant informés de la chose, Pablo et Fredo tentent des mesures d'approche qui, ma foi, réussissent. Et, bientôt, notre petit groupe devient ses protégés. Je ne sais pas ce qu'il est devenu de lui par la suite mais il nous a sauvé la vie. Il nous prend dans son « kommando » et nous laisse relativement tranquilles. Comme ce sont les « kapos qui distribuent la nourriture, il nous donne, de temps en temps, un supplément et, au travail, il nous réserve, les tâches les plus faciles. Un autre « kapo » nous avait pris en amitié un peu plus tôt. Lors de la distribution de la soupe, tout le monde attendait autour du chaudron pour avoir un peu de « rab » (supplément). Un jour, ce « kapo » me fait signe en m'interpellant : Titon. N'en demandant pas plus j'approche avec ma gamelle tirant les copains avec moi et il nous gratifie d'une seconde ration. Une vraie aubaine. Ça devait se répéter chaque fois qu'il distribuait la nourriture, c'est à dire environ une fois sur deux.

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

À chaque fois, il m'interpellait avec le fameux « titon. » Un jour, le rencontrant par hasard sur le chantier, je lui demandai ce que ce « titon » signifiait, et il me répondit : Je suis souteneur (c'est pourquoi il était interné). J'ai vécu à Paris dans le quartier Pigalle. Quand les Français t'appellent, ils disent toujours : Eh dis donc ! Ce qui avec son accent teuton donnait Titon.

Avec cet arrivage de renforts, un nouveau chantier est formé. Lors de l'exploitation de cette mine de fer, un tunnel avait été creusé pour transporter le minerai sous la montagne jusqu'à la Weser d'où il était chargé sur des péniches. Ce nouveau chantier est confié à notre gitan qui nous prend avec lui. Nous sommes là une centaine d'hommes œuvrant à réparer ce tunnel et y aménager un atelier souterrain où les Allemands installent des machines-outils et un pont roulant. Et, bientôt, des travailleurs étrangers y sont employés sur les tours, fraiseuses et autres. Quand à nous, nous sommes cantonnés à l'extérieur à terrasser un terre-plein et un chemin d'accès. L'un de ces travailleurs, d'origine polonaise, sera pendu pour avoir essayé de saboter son tour. Nous n'assisterons pas à ce massacre mais des collègues nous ont dit qu'il était resté suspendu par la mâchoire au crochet du pont roulant pendant trois heures avant de rendre l'âme.

Cependant l'hiver est là. La libération qui nous paraissait si proche semble s'éloigner de nous. Les Allemands parlent d'une arme secrète, plus terrible encore que les V1 et V2. Malgré les bombardements alliés, notre moral baisse. Ces bombardements sont la terreur des Allemands et ce doit, il est vrai, être terrible. Toutes les nuits, nous entendons le vrombissement des avions passant par centaines au dessus de nos têtes et à haute altitude.



Camp de concentration d'Auschwitz en Pologne

Certains civils allemands semblent eux aussi découragés. Surtout lorsqu'on apprend l'offensive allemande dans les Ardennes et le recul des alliés. L'hiver passe néanmoins et, avec le mois de mars, les nouvelles se font plus rassurantes. La fameuse « arme secrète » devient un mythe auquel même les Allemands ne croient plus.

Puis, un beau matin, nous entendons un nouveau bruit combien plus exaltant pour nous : le bruit du canon. La bataille n'est pas loin et la libération prochaine. De nombreux civils allemands sont partis, enrôlés dans le « volkstorm », (armée de réserve). Nos gardiens qui portaient l'uniforme de la Luftwaffe sont revenus, un beau matin, portant l'uniforme S.S. La plupart, il faut le dire, n'en paraissent pas enchantés.

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

Vers le 30 mars, un matin, alors que le bruit de la bataille s'est rapproché (les experts situent la canonnade à moins de 50 km) et que notre moral est au beau fixe, nous sommes rassemblés. Pour la première fois depuis quatorze mois, on ne nous amène pas au travail. La matinée passe dans l'exaltation et l'espoir. À midi, distribution de la soupe puis, vers deux heures, nouveau rassemblement et sortie en rangs du « kommando », mais nous ne sommes pas dirigés vers la mine mais vers la gare où une vingtaine de wagons vides nous attendent.

Nous sommes entre 120 et 140, entassés dans chacun de ces wagons « tombereaux », serrés, comprimés, étouffés, sans pouvoir faire un mouvement. Une heure plus tard, une machine est attelée au convoi et le train démarre vers l'est, nous éloignant du front et de la libération tant espérée.

Ce voyage sera de loin le plus terrible. Notre train se traîne pendant des heures et des heures sans presque jamais s'arrêter et va durer trois jours. Les cadavres des morts restent debout, faute de pouvoir tomber. Les nuits sont glaciales, les journées étouffantes et les cadavres se putréfient rapidement. Nous n'avons ni à manger, ni à boire.

Dans les cahots du voyage, des corps glissent et ne se relèvent pas, restant à genoux et étouffés par les voisins qui ne peuvent ou ne veulent pas les relever. Certains ont sorti leurs couteaux, faits de mauvais morceaux de fer, affûtés sur des pierres et jouent du couteau pour se faire de la place. C'est un véritable cauchemar. Là encore, nous devons de rester en vie, au fait d'être groupés à six ou huit.

Enfin, le train s'arrête et nous sommes invités avec chiens et matraques à descendre promptement de ces wagons infernaux. De notre wagon, nous sommes à peu près 80 à 100. Plus d'un tiers sont morts en trois jours. Les survivants que nous sommes sont plus qu'à demi-morts.

Descendus du train, nous sommes dirigés vers un camp situé à proximité et où se trouve déjà un « kommando » d'environ 1 500 déportés, employés dans une mine de sel.

Chapitre VII

Nous sommes début avril. Le peu de nouvelles que nous arrivons à glaner auprès de nos nouveaux compagnons sont, somme toute, que l'armée allemande est en déroute sur tous les fronts. Les russes sont entrés en Allemagne, les alliés aussi et le territoire allemand se rétrécit. Autre constatation plus terrible, les Allemands ne veulent pas laisser de traces de ce que l'on appellera plus tard l'holocauste. Ils évacuent systématiquement tous les camps ou « kommandos » qui risquent d'être libérés. Notre dernier voyage nous a amenés aux portes de Sachsenhausen, où les autorités du camp nous ont refusés. Le camp étant surpeuplé. Autre sujet d'inquiétude, nous sommes à l'est de l'Allemagne, donc très près du front russe alors que nous étions dans l'ouest. Les Russes ont très mauvaise réputation parmi nous. C'est vrai qu'ils

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

sont en majorité et n'ont aucun respect de la vie humaine. Serons-nous libérés par l'armée rouge ?

À notre arrivée, nous sommes nourris d'un clair brouet (mets liquide et peu consistant) et d'une tranche de pain, notre premier aliment depuis trois jours. Entassés dans des locaux déjà exigus pour les internés déjà sur place, nous coucherons à même le sol pour nous reposer un peu. C'est là aussi que nous pouvons nous allonger pour la première fois depuis notre départ de Porta.

Dès le lendemain matin, au travail. Nous descendons à 300 mètres sous terre extraire les blocs de sel. C'est terrible. Les anciens qui sont cependant un peu mieux nourris que nous ne l'étions sont plus affaiblis que nous. La moindre coupure ou égratignure équivaut à la mort dans des souffrances atroces, le sel s'infiltrant dans les tissus et rongant les chairs petit à petit. L'horaire de travail est de 15 heures par jour, sept jours par semaine évidemment. Les S.S. deviennent encore plus cruels et nous frappent sous le moindre prétexte. Relever la tête, pendant le travail, coûte 15 coups de « schlague» (sorte de matraque en caoutchouc dur). S'appuyer sur le manche de son outil : 25. Poser le bloc de sel pour le reprendre : 50. Les punitions sont administrées le soir, devant tout le « kommando» rassemblé. On apporte huit ou dix tabourets. Les délinquants punis dans la journée sont appelés, dénudés et étendus à plat ventre sur chaque tabouret. Là, un S.S. officie et distribue les coups en comptant à haute voix. Certains meurent avant la fin, mais la punition est appliquée et c'est un cadavre qui reçoit les coups. La mortalité est effrayante dans ce « kommando» et pour peu que les alliés tardent, personne ne va en revenir.

Un soir, vers le dixième jour, nous sommes rassemblés après la distribution de la soupe. Après le décompte, nous sommes à nouveau dirigés vers la gare où les wagons que nous avons quittés quelques jours plus tôt nous attendent. Malgré la mortalité du précédent transport et des dix jours que nous venons de passer, nous sommes un peu plus qu'au départ de Porta, car tout le « kommando» est embarqué. Il n'y a pas plus de wagons. Aussi, c'est à coups de crosses et de « schlague» que nous sommes entassés à 150-160 par wagon. Le cauchemar recommence. Au petit jour, le convoi est arrêté en rase campagne. Tout le monde descend. Les S.S. distribuent pelles et pioches à ceux qui leur paraissent les plus aptes à s'en servir et font creuser une fosse dans laquelle s'entasse les cadavres des morts de la nuit. Nous en profitons pour manger l'herbe qui borde la voie. En quelques minutes, les talus sont aussi nets que si un troupeau de moutons y était passé. Les cadavres enterrés, la fosse comblée, nous remontons dans nos wagons et le train repart. Ce voyage durera cinq jours et l'itinéraire sera jalonné de ces fosses où seront enterrés les morts et, quelquefois des vivants, qui n'ont plus la force de protester.

Le troisième jour, on nous a distribué un morceau de pain à chacun et la lutte dans les wagons devient plus âpre avec les Russes. Nous traversons une ville et le train passe sous un pont. Sur le pont, des enfants de treize et quatorze ans, de la jeunesse hitlérienne, en uniforme et armés de fusils, nous crachent dessus. Quel fanatisme !

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

Après cinq jours de ce voyage de cauchemar, nous arrivons dans un nouveau camp appelé « Wöbbelin-lager. » Ce camp est en cours de construction. Les bâtiments n'ont que murs et le toits. Seule l'enceinte de barbelés électrifiés avec ses miradors et les bâtiments réservés au S.S. sont terminés. Il y a déjà 4 000 ou 5 000 internés dans ce camp. Il y a de la place pour 10 000 et nous occupons des bâtiments vides. Il n'y a ni cuisines ni latrines et nous couchons à même le sol, serrés les uns contre les autres, afin de nous tenir chauds.

Le lendemain matin, réveillés à l'aube, nous devons nous traîner sur la place d'appel où le rituel décompte recommence. Ensuite, distribution de vivres : un pain de deux kilos environ pour dix détenus. C'est la première nourriture depuis cinq jours, à part l'herbe que nous avons pu manger lors des arrêts du train. Comme boisson, il n'y a qu'un seul robinet d'eau, légèrement saumâtre. Il est vrai que nous n'avons même plus soif. La mort nous guette et il nous faut réagir et faire un effort de volonté pour manger notre minuscule tranche de pain et aller chercher à boire.

Un espoir fou nous envahit. Nous entendons à nouveau le bruit des canons et des armes automatiques. Ce n'est pas loin. Selon nos experts, ça se passe à quelques kilomètres. Des avions survolent le camp et ce n'est pas la Luftwaffe.

Cependant, les S.S. sont toujours là. Tous les matins, à l'issue de l'appel, ils sélectionnent une centaine d'entre nous qui iront creuser les fosses pour enterrer les morts de la veille. Tous les jours, un nouveau train arrive apportant son chargement de cadavres ambulants. Un jour, c'est un train rempli de femmes qui arrive. Elles sont confinées dans leurs wagons. Les S.S. ne savent apparemment pas quoi faire. Finalement, dans la nuit, le train repartira et s'éloignera de quelques kilomètres. Les S.S. arroseront les wagons d'essence et y mettront le feu. Les carcasses des wagons calcinés et les cadavres seront retrouvés après la libération.

Depuis hier, plus de bruits de combats. Les alliés ont-ils reculé? Le moral tombe à zéro. Depuis trois ou quatre jours, les S.S. ont renoncé aux rassemblements et aux corvées d'inhumation. Les cadavres sont entassés dans un des bâtiments vides qui devait servir de latrines. Avec la chaleur de cette fin de mois d'avril les cadavres se décomposent rapidement. Les mouches font leur apparition. Une odeur nauséabonde se dégage de ce bâtiment et nous enveloppe comme un linceul, nous imprégnant de cette odeur de mort que nous attendons. Les S.S. ne font plus que de rares apparitions dans le camp, se contentant de transmettre leurs ordres aux « kapos » qui les font exécuter. Il y a même des cas de cannibalisme. Avec la vermine et les gars malades ou blessés qui sont parmi nous, le typhus fait son apparition et les morts se multiplient. Bientôt, le premier bâtiment est plein, et un deuxième est affecté à cet usage.

Le 30 avril au matin, les S.S. et la plupart des « kapos » ont disparu et sont remplacés par des *volksturm*. Nous n'avons même plus la force de nous lever pour aller nous étendre au soleil. Nous restons prostrés, attendant la fin.

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

Depuis deux jours, nous ne touchons même plus les vivres. Il n'y a plus de ravitaillement. Les « kapos » les ont gardé pour eux. En fait, plus rien n'importe. Manger, ne pas manger, tout ce que nous voulons, c'est la paix et dormir en attendant la grande paix.

Ce matin, Fredo, le plus vaillant de notre groupe de six est sorti et est venu nous rapporter la nouvelle du départ des S.S. Cet événement qui aurait dû nous galvaniser, nous laisse complètement amorphes, sans réaction. Puis, quelques heures plus tard, Henri, revient avec un os cuit et un pot de miel d'un kilo. Les Russes ont pillé le magasin de vivres des S.S. et l'un d'eux lui a donné ça. Nous mangeons ce pot de miel en quelques minutes, puis grignotons l'os chacun notre tour jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien dessus. Nous l'avons même cassé avec des pierres pour racler la moelle à l'intérieur. Gavés par ce repas pantagruélique, nous nous endormons à nouveau.

Vers quinze heures, un cri nous réveille dans le baraquement : LES AMÉRICAINS. Nous nous traînons jusqu'au dehors et nous voyons un défilé de Jeeps, de camions et de chars, puis des soldats : ce sont les parachutistes de la 81^e Airborne.

Je ne sais trop comment, ni de quelle source d'énergie nous avons puisé la force de sortir de ce camp, mais nous sommes dehors, libres et vivants. Les Américains nous regardent et hésitent à nous approcher comme si nous étions des fantômes. Finalement, un de leurs officiers vient vers nous, incrédule, et tente de lier la conversation. Henri essaie de se débrouiller en anglais, langue qu'il parle et comprend un peu. L'Américain lui demande qui nous sommes et pourquoi nous sommes habillés comme des bagnards. Henri tente de lui expliquer mais il semble sceptique. Henri lui apprenant enfin que nous sommes français, il appelle un autre officier qui parle notre langue. Ils ne peuvent pas croire ce que nous leur racontons. Ils nous disent que ce sont les habitants de la ville proche, Ludwiglust, qui leur ont dit qu'il y avait un camp de prisonniers à proximité. C'est ce qui explique le survol du camp, la veille. En fait, nous apprendrons que ces pauvres G.I. arrivaient tout droit de leur Amérique natale et qu'ils ne sont à Ludwiglust que depuis quelques jours et doivent faire jonction avec l'armée rouge, mais les Russes étant en retard le commandement a décidé de venir jusque Wöbbelin pour libérer les prisonniers.

Finalement, ils nous distribuent des boîtes de ration et nous demandent de les attendre sur le bord de la route. Ils doivent investir le camp et nous reprendrons au retour. Ils pénètrent dans le camp et sont horrifiés par le spectacle. On le serait à moins. Ils ceinturent le camp, installent une antenne sanitaire pour éviter une épidémie de choléra et font le tri des prisonniers de l'ouest et les embarquent dans leurs camions, laissant ceux de l'est sur place avec des vivres.

Quand à nous, nous étions déjà à l'extérieur du camp. Après avoir englouti les vivres qu'ils nous avaient laissés, nous décidons de rejoindre la ville de Ludwiglust.

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

Nous étions six. Henri, Fredo, Pablo, Jean, Wang un Chinois (?), et moi. Il faisait un temps splendide. Nous étions libres et la vie était belle. Après environ deux kilomètres de marche, qui nous avait pris plus d'une heure, nous arrivions à proximité d'une gare sans avoir rencontré âme qui vive.

Nous déambulons à proximité des voies de chemin de fer et apercevons un train arrêté. Il y a quelques wagons de marchandises qui paraissent vides puis un wagon plate-forme sur lequel est installée une cuisine de campagne, puis quelques autres wagons avec des canons anti-aérien. C'est un train de D.C.A. allemand abandonné là. Nous nous en approchons et nous apercevons que les wagons de marchandises sont équipés de couchettes et devaient servir de dortoirs pour les soldats. Nous montons dans l'un d'eux. Comparé à nos bat-flanc, c'est un quatre étoiles. Le sol est jonché de tenues militaires. Il semble que les occupants ont tout laissé sur place et se sont enfuis en caleçon ou en civil pour ne pas être arrêtés comme prisonniers de guerre. Nous décidons de camper là pour la nuit en attendant nos amis américains que nous n'avons pas revus. L'un de nous va jusqu'au wagon-cuisine et nous ramène un seau à demi-plein de purée de pomme de terre. Un autre rapporte du ragoût de viande. Il y a des couverts et des gamelles dans le wagon et chacun se sert purée et ragoût, le tout est encore chaud. Il n'y a pas longtemps que les Allemands sont partis. Après l'os et le miel de ce matin, ce sont les conserves, bonbons, chocolat et cigarettes des boîtes de ration des Américains. Nous ne sommes pas capables d'avaler plus de trois ou quatre bouchées de cette purée qui nous paraît pourtant succulente. Bientôt, un autre besoin se fait sentir. Il nous faut trouver un seau pour pouvoir évacuer toute cette nourriture que notre corps ne peut absorber. Bientôt, un deuxième seau s'avère nécessaire car c'est la file d'attente. À peine couché, après s'être soulagé, il faut y retourner. Toute la nuit, c'est un carrousel du lit au seau et vice-versa.

Le lendemain matin, nous sommes épuisés. Dans la matinée, des Américains arrivent et nous cherchent partout. Ils nous font monter dans un camion puis nous emmènent à l'hôpital où nous retrouvons les autres rescapés. Un sérieux examen médical, une injection contre le choléra, au cas où, puis de vrais lits avec de vrais draps blancs. Cette fois c'est vrai, nous sommes redevenus des hommes. Ils m'ont aussi pesé : 32kg. Ça doit être juste le poids de mes os.

Chapitre VIII

Après quatre jours passés à l'hôpital, nous commençons à nous impatienter. Nous ne sommes pas très vaillants, c'est vrai. Malgré tout, nous avons hâte de rentrer à la maison. Au matin du cinquième jour, les Américains nous rassemblent et choisissent les plus vaillants d'entre nous qui, selon eux, seront capables de supporter le long voyage du retour. Ce retour se fera par étapes. Nous sommes une cinquantaine de rescapés. Ils nous installent dans des camions et en route.

La guerre n'est pas encore terminée. Nous sommes le 6 mai et le secteur est entièrement occupé par les Américains. Par contre, les routes sont presque

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

impraticables, endommagées par des trous d'obus ou de bombes, par des tranchées et par d'innombrables épaves. Il n'y a plus de ponts et plusieurs des villes et villages que nous allons traverser sont détruits, certains à cent pour cent. Il n'en reste que quelques pans de murs. Cependant, les habitants s'affairent déjà à reconstruire avec l'aide des militaires.

Nous avons dû parcourir environ 200 kilomètres au cours de la journée. Notre convoi s'arrête devant un camp militaire que les Américains, avec l'aide de la population, ont nettoyé et rendu habitable. Nous sommes nourris au mess des officiers et sommes encore sous surveillance médicale. Puis, nous rejoignons les chambres qui nous sont réservées. Un bon lit et un bon somme nous remettent en forme. Nous restons là deux jours et c'est au deuxième jour que nous apprenons que la guerre est terminée. Nous sommes le 8 mai 1945.

Le lendemain, une autre étape nous attend. Nous étions dans la banlieue de Hanovre, ville importante mais presque complètement rasée, sauf une usine Unilever. Le matin, des camions viennent nous chercher et nous embarquent. Les G.I. sont heureux. La guerre est terminée pour eux aussi. Et nous voilà repartis pour une nouvelle étape. Nous roulons durant toute la journée avec de nombreux arrêts. Les routes sont défoncées, il n'y a plus de ponts pour franchir les rivières et ils sont remplacés par des ponts de bateaux ou des bacs. Comme il y a beaucoup de circulation, il y a de longs moments d'attente. Bref, nos chauffeurs semblent savoir où ils vont. En fait, le soir, nous arrivons à l'entrée d'un autre camp. Là, ce sont des soldats anglais qui nous accueillent. Ils semblent assez embarrassés et, finalement, l'un d'eux s'avance vers nous.

C'est un officier qui parle français. et Il nous explique qu'il ne peut pas nous héberger car le camp est plein. Mais, dit-il, il va nous faire conduire dans une ferme environnante pour cette nuit et insiste sur le fait qu'il nous enverra un médecin dès demain matin ainsi que de quoi nous nourrir.

Nous changeons de véhicule. Les G.I. nous quittent et les Anglais nous prennent en charge. Nous voici donc Fredo, Pablo, Henri, notre Chinois et moi amenés dans une ferme où nous nous installons pour la nuit. Cette ferme semble désertée de ses occupants. Après un rapide tour du propriétaire, nous prenons possession des chambres et nous nous couchons. Pas besoin de berceuse. Ce voyage nous a exténué.

Le lendemain matin, je suis réveillé par les grognements d'un cochon qui paraît en mauvaise posture. Je me lève, sors de la ferme, et que vois-je? Notre chinois en train de dépecer un cochon de lait et avec un sourire jusqu'aux oreilles me dit : Roland, on va se régaler ce midi. Nous sommes tous réveillés et après de rapides ablutions, nous aidons notre Chinois à préparer un feu de camp pour griller la petite bête. Pablo qui est rentré à l'intérieur de la ferme nous rejoint et nous dit : « il me semble que j'ai entendu du bruit sous le plancher.» Nous rentrons et cherchons un escalier inexistant, puis, l'un de nous découvre une trappe à même le plancher de la cuisine. Nous la soulevons et apercevons une échelle qui descend effectivement dans ce qui

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

semble être une cave. Puis, oh surprise, une femme apparaît au bas de l'échelle. Elle se tord les mains, les larmes aux yeux et commence par nous jurer qu'elle et son mari n'ont jamais été nazis, qu'ils détestaient Hitler et la guerre et que nous pouvions prendre tout ce que nous voulions, mais leur laisser la vie. Il est vrai que nous étions toujours vêtus de nos uniformes de bagnards. Henri tente de la rassurer quand à nos intentions en lui expliquant que tout ce que nous voulions était de rentrer chez nous le plus vite possible. C'est alors qu'elle réalisa que nous n'étions pas ce qu'elle croyait, des Russes. Puis, son mari apparaît lui aussi et nous les invitons à se joindre à nous. Encore tout tremblants, ils remontent l'escalier. Puis la conversation s'engage. Ils sont les propriétaires de la ferme. Leur fils unique a perdu la vie sur le front russe et ils vivent seuls sur cette ferme. Après quelques considérations sur la guerre, sur les nazis, sur leur peine d'avoir perdu leur fils de 25 ans, etc., ils nous posent des questions sur qui nous sommes, d'où nous venons, pourquoi nous sommes ainsi habillés et surtout si maigres. Après avoir satisfait leur curiosité, je me sens obligé de m'excuser pour le meurtre du cochon qui commence à rôtir et à dégager des odeurs appétissantes.

Et voilà que les Anglais arrivent avec le médecin et le ravitaillement. Attiré par l'odeur qui se dégage du feu de camp. Le docteur s'en approche et s'écrie : « Oh! French! » et, dans un mauvais français, s'efforce de nous faire comprendre que nous ne devons pas manger de ce cochon. Étant donné notre état de santé, nous risquons tout simplement d'y laisser notre vie. Puis de nous faire un cours de diététique approprié à notre cas. Nous le laissons dire et l'approuvons en cœur en lui promettant de ne pas y toucher et nus le laissons partir rasséréiné. Évidemment, dès que sa Jeep fut hors de vue, le cochon étant cuit à point, nous nous en régalaons avec les propriétaires qui n'avaient jamais goûté ça. Il est vrai que nous nous sommes sentis avec un poids sur l'estomac, après ces agapes mais nous en sommes sortis vivants.

Le lendemain, les Anglais venaient nous chercher et nous amenaient vers une nouvelle destination. Une nouvelle étape qui devait nous conduire à Nimègue, en hollande. Là, nous étions logés dans un grand hôtel de la ville. La vraie vie de château, sauf qu'au repas du soir, nous avons regretté le fameux cochon de lait.

Après une nuit passée à cet hôtel, nous sommes dirigés vers la gare où nous prenons le train qui devait nous conduire à Lille. Enfin en France et en première classe s'il vous plaît (ce qui nous changeait des wagons qui nous avaient transportés depuis Compiègne). Arrivés en fin d'après-midi, à la gare nous sommes accueillis en héros et conduits vers une caserne servant de centre de tri. Nous redevenions des hommes.

Chapitre IX 52 ans ont passé

Rentrés à la maison, tout n'était pas rose. Il fallait d'abord se remettre physiquement. La guerre était finie, mais le pays était malade. Dans l'est, tout ou presque avait été détruit. Ma ville natale détruite à 80 %. Le ravitaillement était rare, tout étant encore contingenté.

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?

Des associations s'étaient créées et on me proposa un séjour dans une ferme, seul endroit où l'on pouvait encore manger à sa faim. J'acceptai et me retrouvai à la campagne où je passai quelques mois. Une fois remis physiquement, il restait le moral. À voir les gens vivre autour de moi, les souvenirs des camps revenaient à la surface. Tous ces morts. Ces traitements maudits. Cet avilissement. Il fallait absolument effacer tout ça, remonter la pente et se réinsérer dans une vie normale. Et enfin vivre. Et vivre, travailler, trouver un but. Cela me prit à peu près un an. Les cauchemars se faisaient plus rares. Petit à petit, le quotidien reprenait le dessus et, finalement j'oubliai. Oh! pas complètement même si les souvenirs s'estompaient. Après avoir pensé au passé, puis au présent, je commençai à penser à l'avenir.

Une chose me manquait cependant : l'amitié et la camaraderie. J'avais quelques nouvelles de Pablo et de Fredo. Fredo était en sanatorium pour soigner une tuberculose. Pablo n'arrivait pas physiquement à remonter la pente. Il mourut finalement en 1950 sans avoir réussi. Je retrouvai aussi Henri, qui m'invita chez lui à Maison-Laffitte où nous vécûmes quelques mois. À son retour, il avait appris que c'était sa femme (d'origine allemande elle aussi) qui l'avait dénoncé à la Gestapo et qui était repartie avec l'envahisseur dans son pays natal. Il n'en eut jamais de nouvelles.

Je retrouvai aussi d'autres anciens compagnons mais chacun avait repris sa vie, ses soucis. Tous ou presque avaient femme, enfants et situation Malheureusement, petit à petit, les contacts s'effritèrent.

Où étaient la belle amitié, la solidarité et les promesses échangées qui nous avaient permis de passer à travers cette éprouvante aventure ? Pourtant, c'étaient les seules raisons qui nous avaient permis de subir, d'espérer et, finalement, de revenir malgré toutes ces épreuves.

Et les Allemands ? Je n'ai jamais revu un seul de nos tortionnaires ni d'ailleurs ceux qui nous avaient aidés. Je n'ai pas de haine, et d'ailleurs à quoi bon ?

Des criminels de guerre ? Oui, certains, mais pas tous. Les populations ont souffert dans toute l'Europe. Et que penser des aviateurs alliés qui rasaient les villes allemandes avec leurs bombardiers, des miliciens français qui escortaient nos convois, des sbires à la solde de la Gestapo? des Papon et autres ?

Les Allemands n'étaient pas tous des S.S. ni les Français tous des miliciens ou des collaborateurs, ni tous des antisémites

FIN

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?

AMI, ENTENDS-TU LE VOL NOIR DES CORBEAUX SUR LA PLAINE ?



Photo de Monsieur Roland Binckly, l'auteur de ce récit. Cette photo accompagnait l'article publié dans *Dernière heure* sous le titre de « J'ai vécu l'enfer des camps de concentration » le 22 juin 1996

Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur la plaine ?
Ami, entends-tu le bruit sourd du pays qu'on enchaîne ?

Des millions d'hommes participent aux guerres actuelles. Bientôt, l'Europe entière ne sera peuplée que d'assassins.

Ivan Bounine
1870 - 1953
Prix Nobel 1933

AMI, ENTENDS-TU LE BRUIT SOURD DU PAYS QU'ON ENCHAÎNE ?